

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

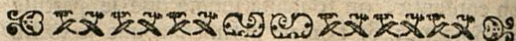
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXI. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2145



LETTRE XXI.

Suite.

J'ai été forcée de quitter ma plume, je commence une nouvelle Lettre, je n'avois pas compté de finir la précédente dans cet endroit-là.

Sir Charles vit ma douleur, & oublia la sienne, pour applaudir à ce qu'il appelloit mon *humanité*, & pour adoucir ma tristesse. Je vous ai souvent renvoyé dans mon récit, dit-il, au Dr. Bartlet, je le prierai de vous montrer tout ce que vous souhaiterez de voir, dans la correspondance libre & sans réserve que nous avons eue. Vous qui aimez à amuser vos parens par vos récits, vous trouverez peut-être dans cette histoire, des choses dignes de leur curiosité. Je suis sûr que je puis compter sur leur probité & leur candeur. Ne sont-ils pas vos parens? Plut au Ciel qu'il fût en mon pouvoir de contribuer à leur satisfaction, & à la vôtre.

Je me contentai de me baïsser. Je ne pouvois faire autre chose.

Je vous ai dit, Mademoiselle, que j'étois engagé par la compassion; mais que je n'étois point lié par l'honneur. Je le pense ainsi. Mais quand vous aurez vu tout ce que le Dr. Bartlet vous montrera, vous serez plus en état de juger de moi, & pour moi. J'aimerois mieux avoir l'approbation de Miss Byron que celle de toutes les autres femmes du monde.

Qui

Qui pourroit, Monsieur, sachant seulement autant que j'en fai sur la malheureuse Clémentine, ne pas souhaiter qu'elle puisse être ...

Ah Lucy! je m'arrêterai ... J'aurois presque été une fille fausse! Et cependant n'aurois-je pas dû être en état de dire de tout mon cœur ce que j'allois dire? Je soutiens, Lucy, d'après des expériences répétées, que l'amour rétrécit le cœur. Ne me regardoit-on pas comme une généreuse, bienfaisante, & au dessus de l'intérêt particulier? Mais suis-je ainsi aujourd'hui?

A présent, dit-il, (il alloit prendre ma main, mais avec un air, comme s'il eût cru que c'étoit une trop grande liberté ... Tant de tendresse dans les yeux, quelque chose de si respectueux dans la contenance ... Il ne fit que toucher ma main, & retira la sienne) que vous dirai-je, Mademoiselle? Je ne puis dire ce que je dirois ... Mais, je le vois, vous êtes capable de compassion pour moi ... pour la généreuse Clémentine ... L'honneur me défend ... Cependant l'honneur m'ordonne ... Je ne puis être injuste, sans générosité ... intéressé! ...

Il se leva; permettez moi, Mademoiselle, me dit-il, de vous remercier de l'attention que vous m'avez accordée ... Pardonnez moi la peine que j'ai causée à un cœur capable d'une si tendre sympathie ...

Me saluant profondément, il sortit avec précipitation, comme s'il eût voulu me cacher son émotion. Il me laissa occupée à regarder de tout côté, comme si j'eusse cherché mon cœur, & alors, comme le tenant pour perdu sans retour,

tour, je fus pendant quelques momens immobile comme une statue.

Un débordement de larmes me rendit le sentiment & le mouvement; & dans ce moment Miss Grandison, (qui aiant entendu sortir son frere, avoit attendu quelques minutes avant que d'entrer, supposant qu'il reviendrait,) m'entendant sanglotter, accourut... O ma Harriet, dit-elle, en me serrant dans ses bras, qu'est-il arrivé! Est-ce ma sœur, ma véritable sœur, ma sœur Grandison que j'embrasse?

Ah ma Charlotte! Il ne me reste plus de flatteuses esperances... Point de sœur! Je ne dois pas, je ne puis pas l'être! La Dame est... Mais menez moi, menez moi hors de cette chambre, je ne l'aime pas, lui dis-je, en étendant une main devant mes yeux, & mes larmes coulant entre mes doigts... Larmes qui ne couloient pas seulement pour moi, mais pour sir Charles Grandison, & pour la malheureuse Clémentine. Car ne concluez-vous pas de ce qu'il a dit, qu'il est arrivé quelque malheur à cette pauvre Dame? Me soutenant alors sur le bras de Miss Grandison, je sortis en hâte de la Bibliothèque de Milord, & montai à ma chambre, Charlotte me suivant... Laissez moi, laissez moi ici, chère fille, pour six minutes: j'irai vous joindre dans votre chambre.

Elle se retira obligeamment: je me jetai dans une chaise, je m'abandonnai à mes pleurs pendant quelques momens, & j'en fus plus en état de recevoir les deux sœurs, qui se tenant par la main vinrent dans ma chambre pour me consoler.

Je

Je ne pus leur raconter avec quelque suite ce que je venois d'entendre, je leur dis seulement que tout étoit fini, que leur frère étoit à plaindre, sans être à blâmer, & que si elles vouloient me permettre de me rapeller quelques-unes des choses qui m'avoient le plus touché, je les irois joindre, & que mon récit en seroit plus exact, si elles avoient cette indulgence.

Elle ne restèrent avec moi que jusqu'à ce qu'elles me vissent un peu plus tranquille.

Sir Charles & le Dr. Bartlet sortirent en carrosse. Il s'informa plus d'une fois de ma santé, disant à Charlotte, qu'il craignoit de m'avoir trop affligée, par la triste histoire qu'il m'avoit faite.

Il a souhaité d'être dispensé de dîner avec nous. Le pauvre homme! Quelle doit être sa douleur!... N'être pas en état de nous voir, d'être avec nous!

J'aurois voulu m'excuser aussi, n'étant pas fort en état de paroître; mais on ne me le permit pas.

Je ne restai que fort peu de tems à table après le dîner. Cependant, que ce tems me parut long! Les regards des domestiques m'étoient à charge, de même que ceux d'Emilie, chère fille! Ses yeux étoient baignés de larmes, quoiqu'elle ne fût pas pourquoi; mais par sympathie, pour ainsi dire, parce qu'elle supposoit que tout n'alloit pas comme elle l'auroit voulu.

Elle monta bientôt après moi: Un seul mot, ma chère Demoiselle, dit-elle, en tenant la porte dans sa main, & n'avancant que la tête, dites moi seulement qu'il n'y a point de mesintelli-

telligence entre mon tuteur & vous . . . Dites moi seulement cela.

Non, ma chère, non, aucune absolument, mon Emilie!

Dieu soit loué, dit-elle, en joignant les mains; Dieu soit loué! . . . S'il y en avoit eu, je n'aurois su quel parti prendre! . . . Mais je ne veux pas vous importuner . . . Elle s'en alloit.

Restez, restez, ma bonne amie! restez mon Emilie! Je me levai, je pris sa main, ma chère fille, lui dis-je, voulez-vous vivre avec moi?

Dieu vous benisse éternellement, très-chère Demoiselle! . . . Si *je veux*? C'est tout le souhait de mon cœur.

Voulez-vous venir avec moi dans le Comté de Northampton, mon amour?

Je vous suivrois au bout du monde, Mademoiselle: je vous servirai; & je vous aimerai mieux que mon tuteur, s'il est possible.

Ah ma chère! Mais comment voudrez-vous vivre sans voir votre tuteur de tems en tems?

Eh, mais il vivra avec nous, n'est-il pas vrai?

Non, non, ma chère? . . . Et vous préféreriez donc de vivre avec lui, & non pas avec moi; voudriez-vous? . . .

A la vérité, mais je ne voudrois pas . . . En vérité je veux vivre & mourir avec vous, si vous me le permettez, & je réponds que son tendre cœur l'amenera souvent auprès de nous. Mais dites moi, d'où viennent ces larmes? D'où vient cette affliction? Pourquoi parlez-vous si vite, & si court? Pourquoi paroissez-vous dans cette agitation?

Est.

Est-ce que je parle vite & court? Parois-je dans l'agitation? ... Je vous remercie de votre remarque. A présent laissez moi, je tâcherai d'en profiter, & de me remettre.

Cette aimable fille sortit à petit pas, & je tâchai de me remettre de mon desordre.

Je lui étois obligée de sa remarque; elle me fut réellement utile: mais vous pouvez penser, Lucy, que je dois effectivement être agitée. La manière dont il m'a quitté... Cela n'étoit-il pas singulier?... S'arracher si brusquement, je puis dire! Et ce qu'il dit accompagné d'un air si passionné! Un air qui sembloit dire plus que les paroles! Et sortir sans me donner la main comme il m'avoit amenée... & comme si... Je ne puis pas dire comme quoi... Mais vous me direz votre sentiment sur tout cela. Tout ce que je puis dire, c'est que je crois mon incertitude finie, & d'une manière qui n'étoit pas fort à souhaiter... Cependant... Mais pourquoi me tourmenter moi-même? Ce qui doit être, sera.

Les Messieurs n'étant pas encore revenus, pendant que nous buvions le thé, l'après-midi, Emilie s'étant chargée de le servir, sa présence ne m'empêcha pas de faire un récit abrégé à Lord L. & aux deux Dames de ce que j'avois appris: j'avois justement fini, & je sortois de la chambre, quand les deux Messieurs entrèrent.

Sir Charles s'adressa d'abord à moi pour s'excuser de m'avoir causé tant de peine. Son émotion pendant qu'il me parloit étoit visible. Il hésitoit; il trembloit. Pourquoi hésitoit-il? Pourquoi trembloit-il?

Je

Je lui dis, que je n'avois pas honte d'avouër que j'avois été extrêmement touchée de sa triste histoire. Cette pauvre Dame, lui dis-je, est fort à plaindre. Mais souvenez-vous, Monsieur, de ce que vous m'avez promis de la part du Docteur Bartlet.

J'ai prié le Docteur de remplir mes engagements.

Et je suis prêt à obéir, dit le bon Docteur; ma tâche sera bientôt remplie.

Comme j'étois à la porte, prête à monter les degrés, je fis une révérence, & je poursuivis mon chemin.

Il se baissa, ne dit rien, & avoit l'air, si je ne me trompe, de s'être attendu que je rentrerois dans la chambre... Non en vérité!

Cependant je le plains de tout mon cœur! Il seroit donc bien méchant, d'être fâché contre lui... Tant de bonté, tant de sensibilité, tant de compassion, (source, je crois, de tous ses maux,) ne se trouverent jamais ensemble dans une ame si forte.

Dites moi, dites moi, ma chère Lucy... Non, ne me dites rien jusqu'à ce que vous ayez lu ce que me communiquera le Docteur Bartlet: alors, je crois, tout sera éclairci.

Samedi, 25. Mars.

IL (mais pourquoi cette façon méprisante de s'exprimer?... Fi, Harriet, avec votre petitesse de cœur!) *sir Charles* va retourner en ville. Il ne peut être heureux, lui-même: il va donc se donner le plaisir de travailler au bonheur de son ami. La félicité de ses amis est une

une jouissance pour lui. O quelle bénédiction qu'un cœur rempli de bienveillance pour les hommes ! Que le monde le traverse comme il lui plaira, il est impossible qu'il le prive de tout son bonheur... Fortune, fais de ton pis ! Si sir Charles ne peut être heureux avec sa Clémentine, il partagera le bonheur de Lord G. ; & comme cela assurera le bonheur de sa sœur, si elle n'y met obstacle elle-même, il ne sera point privé de félicité. Que moi-même à son exemple!... Ah Lucy ! Que ne puis-je!... Mais dans l'occasion, j'espère que je me montrerai, & qu'on me trouvera, digne d'être la fille de ma Grand-Mère, & de ma Tante, & par conséquent d'être appellée, ma chère Lucy,

Votre

HARRIET BYRON.

Sir Charles est parti, & nous avons repris la matière avec les Dames & Lord L.

Que pensez-vous?... Ils prétendent tous... (c'est un fidèle récit, autant que je puis me le rappeler) *Ils prétendent tous*, que les grands combats de sir Charles, son grand tourment est causé... Ses grands combats... (Je ne fais ce que j'écris, je crois... Mais laissons le passer) font entre sa *compassion* pour la malheureuse Clémentine, & son *amour*... pour... pour quelque autre.

Mais quelque grand que soit son cœur, qui pourroit, ma chère, se contenter de la moitié ? *La compassion*, Lucy!... *La compassion* d'un tel cœur... doit être *l'amour*... & cela ne

Tom. III.

M

doit-



doit-il pas être pour une telle femme ? Dites moi... Lucy, ne plaignez-vous pas de tout votre cœur la malheureuse Clémentine, qui aime, contre les principes de sa Religion, & en ce sens contre son inclination, un homme qui ne peut être à elle sans manquer à son honneur & à sa conscience ? Quelle fatalité dans un amour accompagné de ces circonstances !... *Aimer* contre son *inclination* ! Quelle étrange expression ! Mais quelle bizarrerie dans la passion qu'on appelle amour ? Ou plutôt de quelles bizarreries ne rend-il pas coupables ceux qu'il foumet ? Que le mien soit toujours réglé par les loix de la raison, & du devoir, alors mes souvenirs, mes reflexions ne me causeront jamais un trouble de longue durée !

* *

Le Docteur Bartlet m'a prié de lui dire quels sont les articles particuliers dont je souhaite d'être le plutôt instruite, dans l'histoire de la malheureuse Clémentine, & il a promis de les transcrire. Je lui en ai donné la liste par écrit. Je me suis presque renduë coupable d'affectation. J'ai demandé quelques particularités qui ne sont pas si immédiatement intéressantes : l'histoire d'Olivia, de M. Beaumont, les différens entre sir Charles & le Seigneur Jeronymo. Mais, Lucy, les articles que j'attends le plus impatiemment, sont ceux-ci.

Sa première conférence avec Clémentine au sujet du Comte de Belvédère, entenduë par le Père & par la Mère.

La conférence qu'on le pria d'avoir avec elle,

le, lorsqu'elle commença à tomber dans la mélancholie.

Si les raisons de sa gaieté quand il partit de Bologne, sont expliquées dans quelque endroit.

Par quel moyen M^r. Beaumont obtint l'aveu d'une passion si soigneusement cachée aux Parents les plus tendres.

La réception qu'on fit à sir Charles à son retour de Vienne.

Comment ses propositions pour un arrangement par rapport à la Religion, & à la résidence furent reçues par la famille, & par Clémentine.

Le plus important de tous, Lucy... la dernière & douloureuse séparation : ce qui la rendit nécessaire : ce qui arriva à Bologne après cela, & dans quel état est à présent la pauvre Clémentine.

Si le Docteur ne nous cache rien par rapport à cet article, nous pourrions voir pourquoi ils souhaitent qu'il retourne à Bologne après une si longue absence, & pourquoi il semble croire cette visite inutile. O Lucy ! que de choses dépendent de la réponse à cet article !... Mais plus d'incertitude, je vous conjure, sir Charles Grandison ! Plus d'incertitude, je vous prie, Docteur Barlet ! Mon cœur ne peut soutenir l'idée d'un plus long suspens.

Adieu Lucy ! allonger ma Lettre, ce seroit seulement, (car je ne puis changer de sujet) appuyer plus longtems sur des foibleses & des folies qui vous ont déjà donné assez de peine pour

Votre

HARRIET BYRON.

M 2

LET-

